

L'ECHO DES GUIONS

L'HEBDO DES AMIS DES CIMES

paraît les dimanches de vacances

N° 55 – Dimanche 16 août 2009

Penser 2099 : un défi !

Se projeter dans quatre-vingt-dix ans, tel est le défi que nous a lancé l'association « Les Genévriers » de Saint-Crépin. Ici, aux Guions, quelques-uns ont tenté de le relever : Eveline a proposé un dessin à l'exposition réalisée à Saint-Crépin ; les enfants, dans ce numéro, nous disent comment ils voient leur salle de jeux en 2099 ; je pensais, jusqu'à ce jour, être le seul adulte à m'y risquer... mais vous découvrirez, dans ce numéro, que de vaillants Guionnais s'y sont risqués aussi.

Gilbert Combe a relevé le défi en créant, comme chaque année, une pièce de théâtre, à laquelle nombre des estivants des Guions 2009 participeront... Peut-être l'un d'entre eux en rendra compte dans ce numéro.

Le moins qu'on puisse dire, c'est que cette projection dans le futur dépend de tellement d'événements qu'on ne peut émettre que des souhaits, basés sur des valeurs auxquelles les membres de l'ADC sont profondément attachés : des vacances pour tous, respectueuses de chacun, dans un environnement humain et territorial riche en histoire et en biodiversité... Quelque part, 2099 sera aussi ce que nous le ferons aujourd'hui et demain, nous et, surtout, les générations qui nous suivent !

Bravo à l'initiative des Genévriers
et que 2099 advienne pour le plus grand bonheur de tous !

Hubert

L'HISTOIRE DES GUIONS EN 2099



Dans quatre-vingt-dix ans, Les Guions seront à peu près pareils, mais améliorés. Dans le Pigeonnier, il y aura une salle de jeux virtuels, un mur d'escalade pour les enfants et beaucoup de jeux. Les murs du Pigeonnier seraient en pierre (la moitié en bois et l'autre en pierre), il y aurait de la moquette au sol. Il y aurait aussi un ordinateur. Il y aura toujours une animatrice.

Les chambres auraient chacune leur couleur, les lits seraient en bois. Les douches seraient toujours collectives, les toilettes seraient dans les couloirs et tous les bâtiments seraient insonorisés.

Il y aurait toujours un cuisinier avec des soirées à thème : une soirée japonaise avec un repas japonais, et ensuite on pourrait se déguiser, mais toujours dans le thème de la soirée.

Les enfants

ERRATUM

Dans le n° 52, j'ai écrit : « *Sept tonnes de gravier ont été nécessaires pour la réalisation* » de la station d'épuration. Bernard, un membre actif de l'association AEP Les Guions, propriétaire des lieux, me fait remarquer que c'est un erreur : ce serait **quarante-deux** tonnes de gravier qui y ont été déversés. Dont acte.

Hubert

Il sera une fois... LES GRILLONS

Août 2099... Il règne une grande effervescence aux Grillons. En ce 16 août, on fête en effet le cinquantième anniversaire de la création de la fondation de la tribu qui vit en ces lieux. La pauvreté, le chômage, les ouvriers de l'industrie ont depuis longtemps rejoint la Roumanie ou la Chine, et l'Œil de Paris ont poussés ces indiens à entrer en résistance. Depuis, dans le grand Occident décadent, un petit village Grillons résiste.

Ses habitants ont retrouvé et cultivé l'esprit des Guions qui animait ces lieux à la fin du XX^e siècle : les tâches collectives et les loisirs sont partagés... Ils ont racheté les terrains abandonnés autour du village et cultivé les légumes interdits au catalogue des semences. Ils ont équipé les toits de panneaux solaires et les sommets d'éoliennes. Ils utilisent encore la station d'épuration par lagunage qui avait été mise en service au début du siècle. Ils ont reconstitué un troupeau de vaches « Tarines », et de chèvres « Alpines », en voie de disparition, et des lapins angora courent dans les genévriers thurifères. Ils sont piégés seulement pour leur fourrure servant à la fabrication des tissus thermostatiques, utilisés en hiver comme en été.

Ces occupations remplissent grandement leur temps de travail, le reste étant consacré à l'éducation des enfants : philosophie de l'intégrité, désobéissance civique, du bon usage de la liberté, catéchisme de la solidarité et de la tolérance et histoire des civilisations sont au programme. Les enfants sont associés aux activités pratiques qu'il s'agisse de physique, de mécanique, d'agriculture ou de médecine par les plantes.

Une médiathèque conserve précieusement Rabelais et Voltaire, les Grecs anciens, et *L'Echo des Guions* pour le plaisir de tous. La tradition du théâtre s'est perpétuée et une représentation est donnée chaque année en août à Saint-Crépin.

Pour lutter contre la culture hydroponique, les fermes hors-sol et les O.G.M., les Grillonnais ont réhabilité les techniques anciennes : plants rustiques, fabrication du compost... Ils ont planté du chanvre (pour les vêtements et les médicaments). Ils pratiquent l'irrigation contrôlée. Des canaux ont été amenés du lac du Lauzet et relient le canal de l'Abeil, réhabilité dans l'intérêt général.

L'eau est d'ailleurs distribuée gratuitement aux habitants des Grillons et de Saint-Crépin pour la quantité correspondant à leurs besoins vitaux. Chaque personne souhaitant en consommer plus doit payer le complément selon un tarif progressif. Cette eau irrigue les jardins collectifs. La production nourrit les Grillonnais et permet de troquer les surplus contre les supports high-tech qui gèrent les ordinateurs quantiques, les pompes aérodynamiques et les installations électriques (solaires, éoliennes...) nécessaires au besoin des habitants.

Il faut dire que leurs habitudes de consommation se sont réduites considérablement sans diminuer leur bien-être grâce à une gestion de la ressource mieux maîtrisée. Fi des portables, des MP3, des I-Pod, des équipements et des véhicules personnels. Trois ou quatre clefs accrochées au tableau (toujours dans l'armoire du bureau, là-haut) suffisent au déplacement des aéronefs collectifs sur coussin d'air, utilisés pour les déplacements des membres de la tribu. Pour le reste, ils pratiquent le co-aéronef ou utilisent le tramway à énergie solaire qui relie maintenant Saint-Crépin au Lauzet, en desservant la station des Grillons, des Grangettes, et le col de Moussières. À chaque arrêt, des kangourettes sont en libre-service. (La kangourette est une chaussure équipée de ressorts et de roulettes. Elle permet un déplacement mixte par bond pour les montées, et par ski-roue pour les descentes.) Chacun les utilise à son gré.

Ce 16 août 2099, le wagon-tramway déverse aux Grillons des visiteurs de marque, petits-enfants d'illustres vieillards, invités pour partager le festin de sangliers rôtis, préparés dans le four solaire. Le barde Patrick a été ficelé avec sa cornemuse au tronc du noyer. On danse le rap moderne et des rocks rétros, les invités boivent la chanvrette et chantent « dans mon pays d'Espagne, olé ». Au mur, les portraits des pionniers (Georgette, Yves, Hubert, Bob, et les autres
[NDLR : ajoutez votre nom dans les pointillés] veillent sur ces héritiers effrontés : « Ils sont tout de même bien ces gamins ! »

Anne-Marie L.
Martine R.

Le jeu des 7 différences de 2009 à 2099

(par un Normand visionnaire !)

Trouvez les 7 différences entre les deux photos :

Les Guions en 2009



Les Guions en 2099



RETOUR AUX SOURCES

La semaine passée, alors que la plupart des vacanciers étaient en montagne, une voiture s'est arrêtée aux Guions. Deux vieilles dames, accompagnées de la filleule de l'une d'entre elles, contemplaient le hameau avec émotion.

En allant les saluer, elles m'ont appris qu'elles étaient nées ici. Contrairement à la plupart des promeneurs qui s'aventurent — quelquefois avec un peu trop d'indiscrétion — dans le village, elles n'osaient pas bouger. Alors je leur ai proposé de faire le tour du village.

Elles étaient si heureuses, leur émotion était palpable. Chaque maison, chaque coin leur rappelait quelque chose :

Devant Cézanne :

— « *C'était la grange !* »

— *Oh ! la voûte est encore là, on rangeait les charrettes pour l'hiver. »*

La terrasse de l'Olan :

— « *La terrasse existe encore, c'est là que je suis née* » (en me montrant la chambre de l'Olan).

A Vallompierre :

— « *C'était l'écurie. Là (en désignant les arcades) il y avait les râteliers pour les vaches et là (en face) il y avait les cochons. »*

Au lavoir :

— « *C'est mon petit frère qui était chargé d'aller arracher les queues de renard qui empêchaient l'eau d'arriver, parce que c'était le plus petit* », me dit l'une d'elles en me montrant les deux trous au-dessus des bassins.

— *Et là (en me désignant l'ancien four à pain), c'était le four à pain du village. On cuisait le pain pour tout l'hiver, le pain frais on ne connaissait pas. »*

De retour à la voiture :

— « *Tu te rends compte, le noyer est toujours là !* »

— *Et le poirier aussi, c'est là qu'il y avait le poulailler.*

— *Y avait pas le mur, mais on reconnaît bien.*

— *Et ce sentier, je le prenais tous les jours pour aller à l'école à Saint-Crépin. J'emportais mon repas, on mangeait à l'école. »*

Et avec une grande émotion, elle a rajouté :

— « *Je me revois encore, lorsque je suivais le petit cercueil blanc de mon petit frère. Mon père voulait qu'on l'enterre à Saint-Crépin près de ses parents. On n'avait pas de cimetière. »*

Avant de partir, elles m'ont dit combien elles étaient heureuses de savoir que leur village existait toujours, qu'il était entretenu et que la vie y était encore présente.

Quand elles y habitaient, la vie était dure, il y avait le travail aux champs, pas d'électricité, mais c'est là qu'elles ont vu le jour et je crois qu'on reste toujours attaché au lieu de notre naissance.

Elles sont reparties, en espérant revenir, en me laissant un peu de leur émotion. Et en m'asseyant sous le noyer qui les a vu grandir, en fermant les yeux, j'imaginai ces petites filles jouant, comme les enfants le font encore maintenant, s'occupant de leurs poules sous le poirier ou aidant leurs parents à rentrer le fourrage.

C'est pour cela que j'aime ce village car les pierres, les arbres nous rappellent que des familles ont vécu ici, qu'ils ont été les témoins de leur vie difficile, de leur joie comme de leur peine. Et même si on ne doit pas vivre dans le passé, il est bon de le connaître, de recevoir ces témoignages pour avancer et construire l'avenir. J'espère que ce village vivra longtemps encore et que le noyer pourra raconter nos histoires aux personnes qui viendront dans les décennies suivantes.

Le lac de Distroit

ou

« Nous partîmes à 7, ils arrivèrent à 6 »

Mardi, 7h30. Tout le monde est prêt pour la ballade alternative proposée par Patrick afin de décharger Yves : la famille Charrier, Lucette, Martine, Anne-Marie et Jean-Paul. Départ en voiture pour Châteauroux. Après un raccourci motorisé digne de certains raccourcis piétons de Minet, premier arrêt pour admirer les demoiselles coiffées.



Direction le parking : le premier n'est pas le bon, il est à 3,5 km du départ de la ballade. Le deuxième est le bon, c'est le parking des Muandes. Après un repérage sur carte, début de l'expédition, direction la cascade de la Pisse (ça ne s'invente pas !) à 20 minutes. Nous recherchons désespérément le sentier et malgré les mises en garde de Lucette, commençons à gravir des éboulis plutôt instables. Patrick nous exhorte : si, si, j'ai vu des traces, on va rattraper le chemin par là. Une bonne trentaine de minutes plus tard, j'ai largement régressé dans l'échelle darwinienne : j'ai démarré debout et j'ai fini de gravir les éboulis à quatre pattes. Heureusement, Martine en profite pour ramasser quelques fossiles que nous mettons de côté pour les récupérer au retour.

Ça y est, nous sommes sur le sentier, toujours pas balisé.

11h30 : j'ai faim, j'ai chaud et j'ai soif ; nous arrivons à une magnifique cascade digne des publicités pour les gels douches. Ne manquent que les Vahinés. Ma proposition de manger n'est pas retenue : nous sommes à peine à la moitié de l'expédition. Une heure plus tard, nous avons effectivement à peine passé les 1900 m (enfin un panneau !) Quelques montées plus loin, je jette l'éponge. Il reste d'après moi plus d'une heure de montée et contrairement à Yves, je ne suis pas un xérothermophile (explication à retrouver sur le sentier des thurifères) ! Je confie mon numéro de portable à Annick (comme il n'y a pas de réseau, ce sera très utile) et les regarde s'éloigner sans aucun regret. Tant pis pour le lac et ses 2519m !

Je redescends tranquillement vers la cascade et en profite pour flâner, enrichir ma collection de photos de fleurs, me mettre à l'affût des marmottes, des oiseaux, bref, prendre mon temps.





15h00 : retour à la cascade : un vrai coin de paradis. Un rapide repas pour moi et les colonies de fourmis rouges (je négocie une trêve en échange d'un morceau de jambon fumé) et je vais jouer les sirènes, ou plutôt les lamentins, en m'allongeant au soleil sur un rocher au pied de la cascade, qui remplit en parallèle le rôle de ventilateur et brumisateur automatique



16h15 : retour des six premiers de cordée. Patrick me console : tu n'as rien loupé, le lac n'a rien d'extraordinaire et il y avait encore sept ou huit verrous glaciaires à passer avant d'arriver.

16h50 : on se remet en route si on veut encore voir les Demoiselles et aller boire une verre à l'auberge repérée à l'aller au parking des Pinées. Nous rejoignons donc la partie de sentier ignorée à l'aller. Le chemin s'éloigne de plus en plus du parking ; on a loupé la troisième voie, dit Lucette. Pas le choix, on continue jusqu'au bout et on arrivera au parking des Pinées, et deux volontaires iront chercher les voitures à 3,5 km de là. Un quart d'heure plus tard, nous arrivons au panneau de départ : nous sommes bien au parking des Muandes ! Bravo à tous, moi qui n'ai aucun sens de l'orientation, je suis largement consolé !

Un pauvre randonneur nous demande de le ramener au refuge des Charançons ; il a marché plus de 9h30 et ne sent plus ses pieds. On se consulte et à regret, déclinons sa demande : on va être en retard pour l'apéro !

18h58 : arrivée triomphale aux Guions (le GPS savait où nous étions, lui !), sans tambour ni trompette mais au son de la cloche : on l'a fait !!!



Les Guyons
2009
C/A



Moralité : le lac de Distroit restera pour moi le lac Destroy et le souvenir d'une magnifique cascade, que je recommande à tous, y compris aux familles : sans passer par les éboulis, prendre la direction Charançons (à droite) et pas cascade de la Pisse (à gauche). Compter environ deux heures à l'aller (pour moi !) et une heure au retour. Pique-nique génial à la cascade et possibilité de baignade un peu au-dessus (baignoires, jacuzzis...). Calme garanti, cette cascade n'étant pas signalée.

Bref, au final, malgré quelques courbatures le lendemain et coups de soleil à l'appui et quand même pas trop fier de ne pas être allé jusqu'au bout, une super journée et des souvenirs plein la tête.

Jean-Paul Faivre

Réponse au jeu des 7 différences



**Domitille,
plus jeune plongeuse de la semaine**

UNE NUIT A LA RIMAS !!

Il était une fois un groupe d'ados composé de la cheftaine Laura et de ses neuf éléments : Justine, Hélène, Sylvia, Jean-Marc, Manuel, Jules, Tiphaine, André et Tiphaine ! Heureux de partir à l'aventure dans une petite cabane forestière, à une trentaine de minutes de leur village des Guions !



Après avoir été salués par le restant du village, ils partent pour un long périple, qui fut terrible ! Certains d'entre eux s'inquiétaient de ne pas apercevoir la demeure mais furent rassurés de voir la cabane à la tombée de la nuit.

Après avoir visité la cabane, ils s'impatientèrent de ne pas voir arriver « Guylo », le chef du village, avec les bagages dans le coffre du carrosse. Les ados commencent à s'installer, puis entament un début de soirée à jouer au loup garou !



Plus tard dans la soirée, pendant un petit moment de silence ils entendent un cri puis des bruits sur le toit ! La cheftaine sort et va voir dehors, elle aperçoit cinq vieux dahus (Sylvain, Pierrick, Guy, Olivier et Yves) munis

d'appareils photos, de lampes frontales, de chaussures de randonnées et de bâtons ! Quels dahus modernes !!

Encore sous le choc de cette visite, le cours de la soirée reprend son calme ! À 23 h 45, extinction de feux pour tout le monde malgré quelques réticences ! Bien sûr, quelques-uns se réveillent dans la nuit pour changer de position, pour une envie pressante ou pour savoir l'heure !

À exactement 7 h 15, la cheftaine essaie de faire une tentative de fuite mais elle échoue à cause d'une petite chute de marche dans l'escalier qui réveilla la troupe ! Vers 8 h, la cabane est rangée et les ados sont prêts pour le petit déjeuner mais ils devront patienter jusqu'à 9 h ! Pendant l'attente, ils décident de jouer un peu aux cartes. Mais au bout d'une trop longue attente, ils décident de partir à la rencontre du petit déjeuner.



Sur le chemin, ils rencontrent un autre carrosse où se trouvaient les parents et les sœurs de certains d'entre eux : ils décident donc de revenir sur leurs pas et de prendre leur petit déjeuner à la cabane tous ensemble. À leur grande surprise, Guylo avait répondu à leur blague du soir : « Tu nous apporteras les croissants !!! »

Suite à ce petit moment fort sympathique, le carrosse rapporte la blessée et le reste de la troupe repartit à pieds. Tout cela finit bien et tout le monde fut heureux de cette petite sortie.

Sylvia, Justine et Manuel

PS. Un grand merci aux parents et au chef du village de nous avoir aidés et accompagnés.

Pièce de théâtre sur Tarzan

Personnages :

- | | |
|------------------------|----------|
| ○ Tarzan | Thomas |
| ○ Le clochard | André |
| ○ Le singe | Benoît |
| ○ Aveugle | Vincent |
| ○ Le passant | Adrien |
| ○ La directrice du zoo | Nathalie |

Lieu : dans la rue (trottoir)

Situation initiale

Scène 1 (Le clochard)

(Un peu bourré, parlant à sa bouteille.)

Clochard : Eh ! Claudine te viens là *(se couche pour attraper la bouteille)*, c'est bien ma chérie.

(Prenant son sérieux) Je dois te dire quelque chose, Claudine. Tu ne vois pas ce que je veux te dire ?

Eh ! Claudine. T'a-t-on jamais dit que tu avais de beaux yeux *(il l'embrasse)*.

Scène 2 (Le clochard, Tarzan, le singe et le passant)

(Tarzan arrive en poussant de petits grognements. Le passant passe à côté de Tarzan qui le jette sur le sol. Le passant se lève et court. Tarzan examine le clochard pendant que le singe examine la bouteille (Claudine), boit et fait des allées-retours sur la scène avec la bouteille.)

Le clochard : Eh ! Claudine, ne pars pas.

Scène 3 (L'aveugle, Tarzan, le clochard, le singe, le passant)

(L'aveugle passe, le singe lui prend sa canne.)

L'aveugle : Voyous, voyous, reviens ici ! Oh ! Les jeunes de nos jours, petits garnements ! Ah, quand j'y pense, dans le temps les vieux c'était le respect ! Ah, quand j'y pense... c'était la belle époque.

Oh, il commence à faire frisquet *(il part et trébuche)*.

(Il crie) Ah ! mon dos ! A l'aide. *(Le passant passe et le tire vers les coulisses)*. Ah oui, vraiment la vie n'est pas facile pour les aveugle...

(La directrice du zoo passant.)

Scène 4 (Tarzan, le clochard, l'aveugle, le singe, la directrice du zoo)

La directrice *(examine Tarzan et le singe)* : Jeune homme, pouvez-vous m'aider à emporter ces deux singes dans mon zoo. *(Le passant pousse Tarzan et le singe vers les coulisses.)*

(Cris de Tarzan et du singe allant dans les coulisses.)

La directrice du zoo : Il s'échappe, attrapez-les !! *(Réapparitions de Tarzan.)*

Tarzan : C'est pire que la jungle ! *(entrant dans la jungle)* : oooohhhh.....



**Paon réalisé par les enfants,
composé uniquement avec des feuilles,
sur le thème de la nature.**

Politique fict(gu)ions

Nul ne sait à quel moment précis il arriva ; peut-être le lundi soir tard, ou tôt le mardi matin. En tout cas ce fut très discret. Petit à petit, dans la journée du mardi, la plupart le croisèrent dans la rue principale des Guions, au réfectoire, près des sanitaires ou sur le chemin près du noyer, toujours seul, le visage masqué par un vieux chapeau à large bord. Il marchait à pas lent et restait à l'écart de tous, penché en avant, semblant perdu dans une rêverie maussade, marmonnant des mots inintelligibles.

Au repas du soir, il se trouva attablé avec les anciens des Guions qui feignant d'ignorer sa présence, discutaient entre eux, semblant de cette manière lui manifester un curieux respect. Même à ce moment il n'enleva pas son chapeau et son visage restait dans l'ombre. Qui était-il ? Personne ne paraissait le savoir et nul n'osait l'aborder. Seul Hubert de temps en temps, lui glissait discrètement quelques mots à l'oreille, tentant d'attirer son attention sur tel ou tel détail concernant le village.

Il faut dire que son attitude générale inspirait une forme de respect craintif. On sentait qu'il désirait rester seul, ressemblant tour à tour à un petit ours isolé et blessé ou à un volatile déplumé et plein de tiques. Il marchait lentement, les yeux rivés au sol, comme s'il y cherchait son chemin, puis d'un coup accélérât le pas, agitait les bras et toujours marmonnait ses bouts de phrases étranges. Quelquefois, passant près de lui, je l'entendais qui paraissait sermonner d'une voix grêle et brouillée une litanie incompréhensible, je distinguais vaguement des mots comme « réchauffement, ambassade, arctique, climatique, emprunt... ». Je n'y comprenais rien et j'en conclusais qu'il délirait, était malade nerveusement, peut-être sénile.

S'agissait-il d'un vieil ami des Guions accueillis là en cure de repos, un ancien de la famille, mal-en-point, venu se réfugier dans ce havre reculé, en proie à des difficultés personnelles inavouables. Je n'en savais rien et les jours passants, ma curiosité s'aiguissait à mesure que je le croisais, marchant autour du village, ou d'autre fois, immobile face à la montagne indifférente, planté sur ces deux jambes écartées, agitant les bras, semblant discourir comme à la tribune d'une assemblée politique.

Les jours passaient et le curieux individu, bien que toujours à l'écart et décalé, se fondait petit à petit dans l'ensemble des vacanciers de la semaine. Je l'avais presque oublié lorsqu'un fait curieux se produisit dont je fus, je crois, l'unique témoin alors que je participais au débarrassage de la fin du dîner le jeudi soir. Avisant sur une table voisine quelques assiettes qui traînaient, je les empilais distraitemment en écoutant mes voisins parler de leur rando de la journée lorsque mon regard fut attiré par une assiette au fond tapissé de yaourt où quelqu'un avait écrit très distinctement avec son doigt ou sa cuillère sur le fond blanc, les mots suivants : « LE NAIN M'A ACHEVÉ ». Ce message incompréhensible avait pour auteur notre bizarre individu, j'en étais sûr. L'observant toujours plus ou moins, j'avais repéré qu'il était assis à cet endroit précis durant le repas. Je ramenaient ces assiettes à la cuisine où elles furent immédiatement jetées dans le bac à vaisselle, effaçant toute trace de ce texte mystérieux.

En moi, cependant, la curiosité s'en trouva encore attisée et je tentais bien pendant la soirée d'en toucher un mot à Hubert mais je ne savais pas comment aborder ce sujet, sur lequel il ne semblait pas vouloir s'étendre non plus ; tout au plus me lâchât-il une phrase sibylline sur « les erreurs humaines... » Je n'en saurais pas plus de sa part...

Le vendredi fut l'épilogue de l'histoire.

En début d'après-midi, un peu après 14 heures, alors que ceux qui étaient restés au village faisaient la sieste ou prenaient le café tranquillement à l'ombre du lavoir, un bruit énorme

envahi le ciel, deux gros hélicoptères noirs jaillirent de derrière les arbres qui masquaient l'horizon de la vallée. Les engins tournoyèrent brièvement au-dessus du village, très bas dans le ciel, soulevant un vent de tous les diables, puis virant de bord, disparurent en direction du parking à voiture. Ceux qui assistaient au spectacle furent médusés. Quelques instants après, une dizaine de gendarmes en battle-dress arrivèrent en courant sur le chemin et se postant au milieu de la grande rue des Guions, nous apostrophèrent avec un porte-voix : « Mesdames, Messieurs, soyez sans crainte, nous venons sur ordre de la présidence de la république et souhaitons rencontrer le responsable de l'endroit »

Guylo et Hubert apparurent en même temps, allèrent à la rencontre de ces intervenants très inattendus, et discutant brièvement avec celui qui semblait être leur chef, l'accompagnèrent pour s'enfermer au bureau. Ils en ressortirent un moment plus tard et l'escouade militaire repartit en courant vers le parking suivis par les regards dubitatifs de nos deux responsables.

Quelques instants après, les hommes réapparurent, marchant plus tranquillement mais toujours sur le qui-vive, entourant un couple en civil, un petit homme brun à la démarche nerveuse, le regard masqué de ray ban miroir, l'oreille rivé à son portable et une grande femme, nous semblait-il de loin. Alors qu'ils approchaient, quelle ne fut pas notre stupeur de reconnaître ces deux personnes : Notre omni président lui-même, le superbe et puissant Nicolas S. accompagné de son épouse, la non moins superbe et sémillante Carlita B. elle-même. Les bras nous en tombaient, les bouches nous en béaient, les yeux nous en exorbitaient, nous étions tous cois, pantois et dégoulinants d'honorification béates. Que se passe-t-il donc ? Kézaco ? Mais pourquoi ce toutim Notre Président ? Nulle réponse. Que nenni... Le ciel était bleu, quelques nuages passaient, le vent tournoyait entre les noyers et les sapins et là, posé au milieu de la Grand rue des Guions, le Couple Présidentiel le plus Magnifique de France, tout droit venu du Cap-Nègre, du Fort de Brégançon ou de quelque'autres Résidence Royale d'Eté nous honorait de sa Majestueuse Présence.... Ahhhh...

Ils s'avancèrent de quelques pas, nous observèrent brièvement et l'espace de quelques instants, nous eûmes l'impression d'être des marmottes de Mont Dauphin, espérant quelques carottes. Mais non ! Puis Nicolas s'adressa au chef des gendarmes, le toisant de toute sa hauteur, celui-ci fit un signe au directeur qui s'approcha prudemment, quelques mots furent échangés. L'individu au chapeau apparut entouré de deux gendarmes qui le présentèrent au Président. Notre Altesse enraybané le toisa de toute sa hauteur (une habitude acquise dans les Hautes Sphères du Pouvoir) - ils étaient de la même taille - Avec un air de désapprobation et de muet reproche, il attendit, puis lui tendit sa main Rolexisé. L'autre s'approcha, retira son chapeau ; baissant le regard, il fit une petite révérence, baisa l'auguste main, l'air contrit, puis il releva son visage amaigri, triturant son couvre-chef, les cheveux ébouriffés, nous le reconnûmes alors : Michel Rocard était revenu aux Guions 40 ans après. Victime de tant d'assassinats politiques, il avait certainement espéré trouvé refuge dans cet endroit qui avait abrité ses idéaux de jeunesse... Trop tard !

Jean-Paul Fourgeot

En marge de mon travail, un été aux Guions est toujours source de surprises qui viennent alimenter nos rires et nos progrès vers la sagesse. Je reviens donc sur trois instants partagés au cours de la saison qui montrent des approches bien différentes de l'effort en montagne, présentées sous forme d'une étude de cas.

1° L'effort dermatologique ou le plaisir dans la douleur.

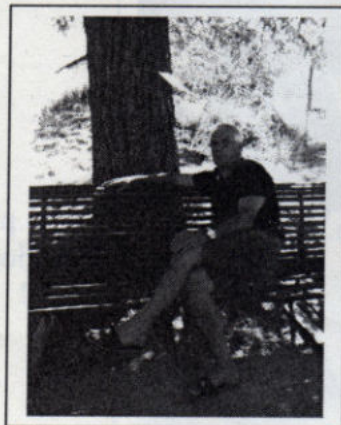
Hélène R., jeune comtoise qui ne fait pas que sonner les heures se lance dans les traces des marcheurs endurcis de la troisième semaine. La voilà donc partie pour une très longue journée de randonnée qui lui fera la peau des pieds. En effet, nous la retrouvons le soir éreintée, claudiquant, mêlant un air réjoui et des signes de douleur. Elle dira en fin de séjour: " Mon meilleur souvenir c'est mes ampoules!".



Cette photo ne manque pas de nous évoquer le retour douloureux de Maurice H. après sa conquête de l'Annapurna. Heureusement pour elle, Hélène R. ne sera amputée ni des pieds ni de sa bonne humeur.

2° L'effort maîtrisé ou la méditation

Il est 14h30. Je saute dans la voiture, traverse le hameau en direction de Saint Crépin et de Guillestre pour effectuer les approvisionnements. Au sortir des Guions j'ai le temps de remarquer Claude B. dans une posture méditative qui suggère à la fois le penseur d'Auguste R. et la béatitude de Bernadette S. sortant de la grotte de Lourdes après une apparition divine. Je regrette de ne pouvoir prendre le temps d'interroger le sujet sur les ressorts de son bien-être apparent. Mais juste assez pour le prendre en photo et filer dans la vallée.



Claude B. à 14h30

Il est 17 heures, je reviens la fourgonnette pleine et les idées changées et là, stupéfaction, Claude B. a échappé au temps. Son demi-sourire ne l'a pas quitté. Il semble faire partie intégrante du paysage. Bien sûr j'hésite à troubler sa quiétude mais je ne résiste pas à le questionner:

- "Alors, Claude, tu rêves éveillé?"

Et là avec le chant de son accent cannois il m'explique calmement:

_"J'écoute les oiseaux. Il y en a un qui fait "psssiitt pirloouuuuitt", comme ça tu vois? Et l'autre il est en colère. Pourtant je l'observe depuis tout à l'heure, et bien c'est incroyable, il n'a pas bougé!"

Je suis très heureux de ma semaine tu sais; hier j'ai fait 1000 mètres de dénivelée et aujourd'hui je regarde la montagne, le vent dans les branches."

Claude B. à 17h00

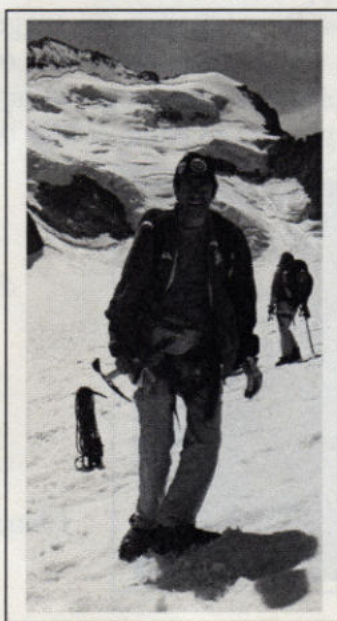


3° L'effort sublimé ou le nirvana des glaciers.

Sous la pression enthousiaste de Kiki M., je n'hésite pas à prendre la direction d'une cordée curieuse de découvrir la randonnée glaciaire. Partis très tôt le matin, nous abordons le glacier Blanc aux alentours de 10 heures. J'encorde les participants et après quelques pas de découverte, je donne des indications pour le déplacement en sécurité sur le glacier. "Corde tendue, pieds à plat un peu écartés pour éviter les mélanges de crampons et tenue du piolet-canne pointe en bas, panne sous la paume". Après ces consignes énoncées, nous repartons en direction du col des Ecrins qu'on ne peut manquer, droit devant nous entre le dôme et Roche Faurio. Je rappelle à Kiki M. que nous sommes déjà venus l'an passé lorsqu'il demande à la surprise générale:

_"Où se trouve le col?"

Après avoir atteint la cote 3400m et profité d'une bonne halte pour se restaurer, nous entamons le retour sur cette partie la plus plate du glacier. Au bout de quelques minutes de ce parcours tranquille dans un paysage grandiose, je sens la corde se tendre derrière moi. Conditionné, je réagis comme si le second avait chuté dans une crevasse, pourtant improbable à cet endroit. Et nous observons tous Kiki M. allongé en étoile de mer nous expliquer que quelque chose a du interrompre sa sieste. Je redouble alors d'attention en choisissant les passages et m'arrête pour observer combien mes compagnons ont assimilé les consignes :



« ...pieds écartées, corde tendue, piolet-canne... » Tout y est !

Le soir, arrivés à la voiture, Kiki M. me dit avec un sourire qui survole toutes les montagnes du monde:

_"On reviendra l'année prochaine, hein?"